

Sade, L'Espace et la Subjectivité

FREDERICO PEREIRA (*)

Sade et la pensée perverse, l'espace et la subjectivité. Un auteur et deux types d'intérêt: anthropologique et psychologique, les deux avec des incidences à l'horizon de la clinique.

Ici, c'est le rapport de la pensée à la perversion qui nous interroge — là où vont se loger des préoccupations bien sûr fondamentales (toujours fondamentales) car en elles circule la problématique de la spécificité de l'humain et se présente ce que si le sépare du «monde animal»: la possibilité de rendre autonome le désir — autonome par rapport à l'immédiateté de son objet — et la capacité de sur ce mouvement d'autonomisation exercer le raisonnement et la méditation.

Exercice de la contradiction, de la dialectique du penser et du désirer, puisque le moment possible de la perversion signale aussi l'émergence du spécifique humain, en même temps qu'il paraît désocialiser le désir et réaliser une approximation vertigineuse de la Nature dans la mesure exacte et contradictoire où il introduit la Loi, c'est à dire, ses «dérivés» qui dans la Phénoménologie de la Spiritualité sont désignés *grosso modo* par le mot culture.

L'entrecroisement de la Nature et de la Culture dans la logique répétitive de la Perversion s'articule d'ailleurs à un ordonner de concepts sur la subjectivité, comme on verra si d'autres réflexions enracinées dans la dialectique hégélienne du désir et de la conscience viennent s'ajouter à celles qui, en premier lieu, viennent à l'esprit.

Choisir Sade pour réfléchir sur ces questions n'est pas évidemment un fruit du hasard: c'est que Sade pense et pense et pense sur un Désir qui indéfiniment se constitue comme une insulte contre la raison, et mène celle-ci à voir dans la Mort le critère dernier de la liberté absolue et du sujet intégral. Mort, évidemment, comme négativité et non pas comme perte absolue ou vide du ne-pas-être-là.

Sade utilise la terminologie pensable de la Vie et de la Mort pour désigner l'univers non pensable du Désir et celui, tellement complexe, de la liberté et de la subjectivité.

Comme d'ailleurs l'a fait le Hegel de la Phénoménologie: «La terreur de la mort est l'intuition de l'essence négative de la liberté» — et Freud, lui-même, qui finit par voir dans la Mort l'essence ultime du désir.

Mais pour capturer une telle essence, Sade affronte la répétition, la reproduction de la reproduction, et constitue un univers qui est le *summum* de la monotonie, de la prévisibilité, de la linéarité — ainsi paraît-il.

Cependant, à y voir de près, on découvre une spirale: au dessous de la surface de

(*) Instituto Superior de Psicologia Aplicada, Rua Jardim do Tabaco, 44, 1100 Lisboa, Portugal.

la répétition il y a une pensée qui pense, et, parce qu'elle pense, se développe, se complète — justement: se spirale.

C'est vrai que dans la stratégie Sadéenne il y a quelque chose qui évoque la lutte corps à corps contre la folie. Le répéter chez Sade c'est le répéter du Logos, la concaténation de mots, l'*explication*, l'explication au sens latin d'*explicatio*, sens polymorphe où on découvre au-delà du sens courant, le sens de *dédoubler*, *dérouler*, un manuscrit, aussi bien que celui curieux, *d'étendre une ligne de bataille, élargir l'espace des troupes*.

Les troupes du Logos contre l'attraction par les coupures de la syntaxe dans la folie, la coupure des mots à l'intérieur des mots, la coupure de la morphologie comme l'a signalé le Bion des *Second Thoughts*. L'attaque contre la pensée verbale c'est l'expression dans le verbe de l'attaque contre l'appareil perceptif: l'explosion — enflement du Logos c'est l'expression surcompensée de la tendance folle vers la fragmentation sensorielle et verbale.

Ainsi, de Sade on pourrait dire qu'il est un *fou raté*.

Mais à examiner la chose de plus près, on peut aussi penser qu'il ne s'agit pas de folie: l'évolution Sadéenne ne va pas dans le sens de la fragmentation, mais dans le sens de la conscience pour soi en soi, dans la direction de la Raison finalement libre du Désir, c'est à dire de la conscience libre de l'incomplétude, soit la conscience pure au delà de la conscience malheureuse qui est toute conscience ouverte à la faille originare.

Voilà en quoi il y a une spiralisation de la pensée chez Sade, et non pas un répéter rudimentaire. Avidité de la complétude, voilà aussi ce qui anime la *pensée perverse*.

Et il faut bien le dire: *la pensée perverse n'est pas la pensée des pervers, ni une pensée sur la pensée des pervers*. Car les pervers justement, «ne pensent pas». Ils agissent, montrant, fabricant indéfiniment des scénarios, scènes extatiques au double sens d'apparente extase et au sens Sartrien d'ek-stase: projection en dehors de soi, *suspension, objectivation réifiante*.

La *pensée perverse* c'est de tout cela l'opposé: c'est une pensée dont l'objet est plus et autre chose que les représentations qui sont ses fondements réguliers. Il ne s'agit pas de dire que A est B, de développer des jugements prédicatifs, mais de prendre pour objet ce qui n'a pas d'objet: la copule «est», et de la *répéter* en y introduisant compréhensibilité.

Il ne s'agit pas de penser sur les choses et les états du monde, mais de penser et penser et penser pour assurer une sécurité pour l'espace de la pensée, pour construire même un espace de pensée. C'est d'ailleurs une des obsessions Sadéennes, celle de l'espace: espace discursif, espace logique, espace du désir, l'espace Sadeen et au même temps ces trois espaces: espace où l'on *discours* sur le désir, espace où l'on *ordonne* le Désir, espace *homologue* du désir. Comme l'a bien signalé Beatrice Didier, des images d'horizontalité prolifèrent, en rapport avec les deux premiers espaces; des images de verticalité quand c'est du dernier qu'il s'agit. *Description exhaustive* dans les deux premiers cas:

(...) «nous allons peindre cette retraite non comme elle était autre fois mais dans l'état d'embellissement et de solitude encore plus parfaite où les soins des 4 amis l'avaient mise.» (...)

Quatre amis qui sont les quatre scélérats des 120 journées, et qui, à Sibling, organisent le contexte de leurs aventures:

(...) «il fallait, pour y parvenir, arriver d'abord à Bâle; on y passait le Rhin, au-delà duquel la route se retrécissait au point qu'il fallait quitter les voitures...».

Des détails suivent et ensuite c'est la description du château, de l'entrée, des appartements, des couloirs. Et, de nouveau:

«Qu'on observe que je vais peindre les appartements non tels qu'ils pouvaient être autre fois mais comme ils venaient d'être arrangés et distribués relativement

au plan projeté. De la galerie on pénétrait dans un très joli salon à manger, guarni d'armoires en forme de tours», etc., etc., etc.

De ce salon on passait dans un salon destiné aux assemblées où les narrations allaient avoir lieu, et dont suit la description détaillée suivie à son tour de la description des chambres, des cuisines, et ainsi successivement. *Espace d'écrit, espace fermé:*

«(...) il fallait (...) faire murer toutes les portes par lesquelles on pénétrait à l'intérieur et s'enfermer absolument dans cette place comme dans une citadelle assiégée sans laisser la plus petite issue, soit à l'ennemi soit au déserteur.»

L'espace de l'action devient à *première vue*, un *scenario pervers*, bien défini et identifié. Il n'y a pas de regard externe, pas de contamination. Il y a seul le regard interne, fantasmatique: la scène sadéenne s'offre ainsi, en premier lieu, à la *vue*. *Mais* la puissance suprême consiste à la faire passer ensuite par l'*Ouïe*:

«Il est reçu, parmi les véritables libertins, que les sensations communiquées par l'organe de l'ouïe sont celles qui flattent davantage et dont les impressions sont les plus vives.»

Cela montre bien comment dans la scène sadéenne jouent deux espaces: *l'un visuel, immédiat; l'autre auditif, dérivé*. Ces deux espaces sont l'un par rapport à l'autre dans une double relation antisymétrique d'emboîtement: au plan descriptif, l'espace visuel contient l'espace auditif, mais dans un plan d'un plus profond ordonnancement de choses, c'est l'espace auditif qui entoure l'espace visuel et lui donne sens, raison d'être, légitimité.

Et comme c'est dans l'espace visuel que l'action perverse se déroule, il y a une organisation spatiale où l'espace immédiat du visible contient l'espace immédiat de l'action qui contient l'espace de la Narration — organisation spatiale qui contraste avec cette autre plus en profondeur, où c'est l'Espace de la Narration qui contient l'Espace de l'Action qui contient l'Espace Visuel.

A cette double organisation horizontale de l'espace s'ajoute cette autre, verticale: l'espace n'est plus entièrement descriptible, domesticable, par le Logos. L'espace est maintenant l'image du Désir.

«Vous devinez l'étendue de ce lieu: il est immense»,

dit Sade à propos du château de Sibling. Espace non pas de contention, espace fini, mais maintenant espace infini, indéscribable, comme infini est le désir du libertin — espace inextricable comme tout désir: des vastes salons, des passages étroits, des escaliers, des couloirs: un plan, comme le signale encore Beatrice Didier, qui défie toute représentation.

Espace Visuel, Espace de l'Action, Espace de la Narration, Espace du Désir — l'espace sadéen est encore *point d'application du désir*: l'image du château se dédouble en étranges inversions chez Minsky: les tables, les chaises, les meubles sont constitués par des corps des femmes en étranges positions: *dans* la limite, *sur* la limite, le point d'achèvement de cet imaginaire arriverait grand les pierres qui constituent le château se transformeraient en corps. *C'est vrai que les pierres ne pensent pas: mais chez Sade, à la fin, oÙ s'attendrait à ce qu'elles désirent...*

La forteresse sadéenne est donc un organisme où il y a un centre, lieu de puissance, et une périphérie constitué par des successifs «à propos» pour la *jouissance*. L'espace où s'exerce la Raison, le Logos et le Désir est ainsi isomorphe de la Raison, du Logos et du Désir — et simultanément leur point d'incidence.

On trouve donc chez Sade une théorie de l'espace, une théorie de la déformation de l'espace et une théorie de ses dédoublements.

Espace de projection, pourrait-on dire, espace constitué *dans* et *par* la projection. Cependant,

s'il en était seulement ainsi, cet espace serait un espace chaud, mobile, riche: or l'espace sadeen est un espace glacé, fermé et matriciel, un espace de la répétition, ou, en quelque sorte et pour employer le mot de Sami Ali, un espace du *banal* en forme de paradoxe.

En fait, et à y réfléchir de plus près, ce n'est pas la pierre qui devient corps/désir par un mouvement projectif constitutif du réel, mais c'est le corps qui se projette en pierre, selon pièce de mobilier. La projection sadéenne est une projection *autre, glacée, reductrice, qui aspire à rendre pensable l'impensable du désir par son refroidissement*, à créer des relations d'emboîtement non pas par l'unique construction d'enveloppes, mais par la réduction partielle de l'indomesticabilité de la jouissance et de l'excitation sensorielle et pulsionnelle.

Réduit le Désir, la méditation raisonnante devient possible.

Et dans ces espaces clôtés, quels raisonnements vont se développer?

Raisonnements sur la Loi et le Sujet, *en premier lieu*. Si Sade est un moraliste — et il peut bien l'être comme la lecture de Klossowsky le montre — si Sade est un moraliste c'est «dans la mesure où à l'expérience de la loi morale aucune intuition n'offre d'objet phénoménal» — dit Lacan. Sade se lie ainsi à la raison pratique kantienne et fonde la possibilité du Sujet sur le néant de l'intuition phénoménale.

Raisonnements sur Dieu, la Nature, le sujet déterminé et le Sujet Absolu, *en second lieu*.

Ces raisonnements s'organisent en trois moments fondamentaux.

Le premier moment, est sans doute celui de la négation de Dieu. Mais nier Dieu, c'est se placer «face à», c'est être somme toute *objet* en face d'un *Etre Transcendant* maintenu existant par l'act même par lequel il est nié.

Il faut déplacer la position du sujet: abandonner son affirmation par la négation de Dieu et dans cet abandon, c'est bien sûr la Nature qui est rencontrée:

«Créé par la Nature avec des goûts très vifs, des passions très fortes; uniquement mis au monde pour m'y livrer et les satisfaire...»

Or, alors, comme dit Dolmancé:

«la meurtre n'est pas une destruction; celui qui le commet ne fait que varier les formes».

D'entièrement déterminé par Dieu, le sujet devient totalement déterminé par la Nature: *il la sert...* en faisant varier les formes.

La Subjectivité n'est toujours pas absolue, et elle se maintient nécessairement malheureuse, c'est à dire, non pas coupable, certes, mais encore *déterminée*. C'est ce que constate Curval, qui développe l'idée de l'impossibilité de crime. Mais ce même Curval énonce le principe du dépassement dialectique de cette subjectivité malheureuse:

«Je me suis toujours plaint de la Nature, qui me donnant le désir de la dépasser ne me donnait pas les moyens de le faire. Combien de fois ai-je désirer attaquer le soleil, en priver l'Univers ou m'en servir pour embrasser le monde...»

Mais c'est Juliette qui définit les positions où le malheur du sujet déterminé peut être dépassé:

«imbécile que j'étais: avant de nous séparer j'étais encore liée à la Nature, mais les nouveaux systèmes que j'ai développés m'en ont éloigné.»

Quels «nouveaux systèmes»? *Celui du désir comme pure négativité — sans raison ni excuse*. Ni la nature, ni le plaisir peuvent déterminer le Désir et avec lui le Sujet. Plus: *le désir est découvert comme transcendant la somme de ses contenus*. Signifiant absolu, pourrait-on dire.

Désir pur moteur, négativité originaire, c'est lui, en même temps, qu'il s'agit d'intégrer

aux infinies totalisations de la Raison dans un mouvement infini d'*impossible* capture du Désir par le Logos.

Mais — enfer! — à se dire dans le Logos ce Désir s'*aliène à nouveau*, se perd et avec sa perte se perd la Subjectivité, qu'en même temps se cherche.

Le Désir comme négativité et avec lui le Sujet ne sont possibles que dans la *solitude radicale*: c'est que la pensée perverse nourrit l'illusion de son entière transcendance: jamais en face d'une transcendance autre, jamais objet d'un regard autre, cela veut dire, finalement, que la *pensée perverse n'a de scène ni de scénario*: elle se réalise dans un espace *vide* qui est condition de tous les espaces. Les libertins — a-t-on dit — se *croisent*, mais ne se *rencontrent* jamais.

La pensée libertine est une pensée dont les contenus — les objets — sont toujours à dépasser, à nier. Mais ce mouvement de perpétuelle négation n'est pas le signe même que les objets de pensée sont transcendants par rapport au sujet qui pense — aussi bien que transcendants par rapport à l'espace vide où ils prennent corps?

Ainsi, à cet impasse dialectique, une seule solution s'offre: *la négation de la négation*: le sujet se constitue dans l'espace de la *pure négativité*: là où il n'a pas d'objets.

A l'espace vide s'associe donc *l'apathie libertine*: le sujet advenant là où il n'est plus. Voilà en quoi la pensée perverse, finalement, est bien perverse...

Cherchant à atteindre un but qui, une fois atteint, la fait disparaître en tant que pensée, l'objet par excellence de la pensée perverse c'est le *non-être* plein de *non-choses* dans l'*absolue absence de signes ou d'images*.

On pourrait alors peut-être dire que le sens ultime du langage sadeen est le *silence* car à la fin il n'y a plus un autre à qui adresser la parole.

Et là est la grandeur de Sade et certainement sa misère.

«Le vrai libertin aime jusqu'aux reproches que lui méritent ses exécrables procédés. N'en a-t'on pas vu qui aiment jusqu'au supplices que la vengeance humaine leur préparaient, qui les subissaient en les désirant, qui regardaient l'échafaud comme un trône de gloire où ils eussent été bien fâchés de ne pas pénir avec la même courage qui les avaient animés dans l'exécration de leur forfaits?»

Voilà l'homme au dernière degré de la corruption réfléchie.